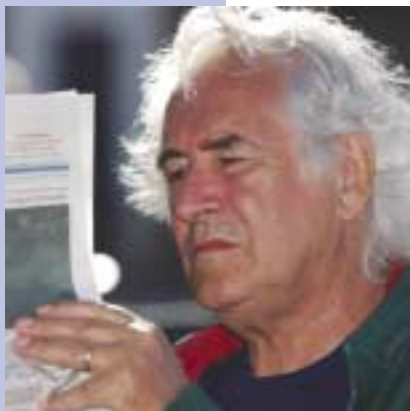


S.O.S. experts

Propos
recueillis
par
Brigitte Trudel

Carrière, amour, famille, épanouissement personnel : les experts investissent tous les domaines. Pourquoi tant faire appel à eux ? « Parce qu'on veut être parfait », répond l'anthropologue Gilles Bibeau. La société impose des modèles. Au moindre doute de pouvoir s'y conformer, on a besoin de l'aide des experts. Où est donc passée notre assurance ? Comment réapprendre à nous fier un peu plus à nous-même ?

Gilles Bibeau est professeur titulaire au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal et chercheur associé au Centre de recherche de l'hôpital Sainte-Justine. Il a agi à titre de professeur invité partout dans le monde et compte de nombreuses publications portant notamment sur la comparaison des systèmes thérapeutiques de divers pays et les déterminants de la santé des populations.



COURTOISIE DE G.BIBEAU

Entrevue avec Gilles Bibeau

RND De nos jours, nous faisons de plus en plus appel à des experts pour nous guider, nous conseiller. Pourquoi avons-nous tant besoin d'eux ?

Nous voulons être parfaits, voilà tout. Les valeurs de la société moderne nous amènent à entretenir un idéal de perfection. Nous recherchons le bien-être et le bien paraître : moi, mon corps, mon travail, mes enfants, ma famille, ma vie, tout mon entourage immédiat doit être parfait. Cette recherche de perfection se conjugue avec la course à la performance, qui prend maintenant beaucoup de place dans une société devenue très compétitive.

RND Donc, nous nous fions de moins en moins à nous-mêmes ?

C'est plutôt l'incertitude qu'entraîne l'obligation constante de performer qui nous pousse à demander de l'aide. Puisqu'il nous faut être les meilleurs, nous nous interrogeons sans arrêt : est-ce que

je fais l'affaire? est-ce que je réponds aux normes établies? pourrais-je réussir mieux? Le moindre doute nous fait cogner à la porte des experts. Prenez l'éducation des enfants : aujourd'hui, tout se passe comme si les parents avaient perdu confiance en leur capacité de réagir, comme si leurs connaissances n'étaient pas suffisantes, alors qu'en tant que parents, ils demeurent les mieux placés pour savoir ce qui est nécessaire au bien-être de leurs enfants.

RND N'est-ce pas aussi une façon de se délester de ses responsabilités? Les parents d'aujourd'hui seraient-ils moins responsables ?

Non, au contraire, c'est un sens aigu des responsabilités qui motive les parents à réagir ainsi. Dans notre monde axé sur la performance, l'enfant doit se conformer très tôt à des normes de croissance et de développement. Les parents, parce qu'ils savent bien que leurs enfants – tout comme eux-mêmes d'ailleurs –,

doivent satisfaire aux critères de perfection, veulent à tout prix éviter qu'un retard ou qu'une quelconque anomalie leur échappe. Ainsi, bien malgré eux, ils comparent les comportements de leurs enfants aux normes établies qui, au fond, ne sont que des moyennes statistiques. Ils surveillent les écarts. Au moindre signe, si leur enfant leur paraît plus actif que les autres, par exemple, les parents en déduisent qu'il faut faire appel à un expert.



RND Ce qui n'est pas nécessairement mauvais, bien entendu.

Non, bien sûr. Dans certains cas, l'intervention peut être nécessaire. Mais, lorsque les parents sont envahis par l'incertitude, il leur arrive de grossir ou d'exagérer sans le vouloir ce qu'ils perçoivent comme des écarts. Or, si le spécialiste à qui ils s'adressent s'avère un adepte des médicaments, il guidera les parents vers cette solution, alors qu'un tel traitement au départ était peut-être superflu. Il est probable que des parents issus de générations précédentes auraient réagi autrement devant la même situation et qu'ils auraient attendu avant de consulter. Ils se seraient fiés davantage à leur savoir.

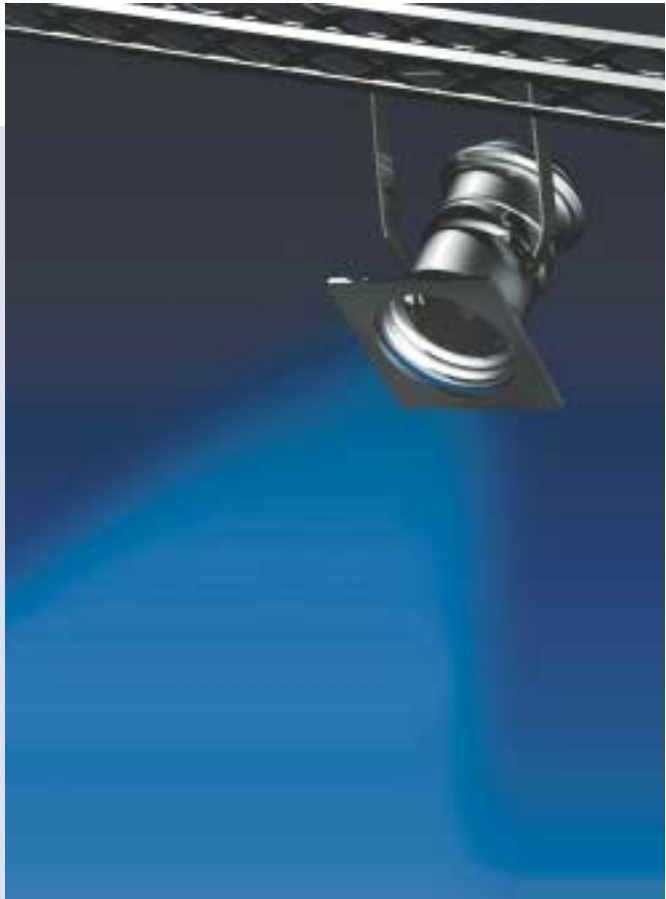
RND Le bon sens aurait-il donc disparu ?

Une chose est sûre en tout cas, le savoir populaire ne nous inspire plus la même confiance qu'avant. Je parle ici de ces connaissances qui provenaient d'observations naturelles de la vie, d'expériences accu-

mulées au fil du temps et transmises de génération en génération. Longtemps, c'est vers ce type de connaissances que les gens se sont tournés pour cheminer et savoir quoi faire, qu'il s'agisse d'un accouchement, de l'éducation des enfants ou de l'apprentissage d'un métier. Avec la modernité, la force du savoir populaire s'est estompée, parce qu'on estime que ce dernier ne fait plus le poids. Nous sommes maintenant à l'ère de l'expert.

RND Qu'est-ce qui contribue à alimenter ce sentiment d'incompétence qui nous trouble ?

C'est d'abord la peur du risque qui augmente notre sentiment d'incompétence et nos incertitudes. Performer est devenu tellement important qu'on ne veut surtout pas prendre le risque de se tromper. Par ailleurs, dans un souci excessif de sécurité, il nous faut absolument éviter les négligences. Par exemple, à l'heure actuelle au Québec, certains spécialistes avancent l'hypothèse que le dépistage précoce de com-



portements agressifs chez les tout-petits aiderait à prévoir les tendances délinquantes à l'adolescence et à l'âge adulte. Je suis loin d'être un tenant de cette idée, mais elle démontre bien comment la société actuelle veut gérer de façon très serrée toutes les formes de risque. Le problème, c'est que la peur du risque nous paralyse et nous rend incapables d'agir par nous-mêmes. C'est de là que naît le sentiment d'incompétence. Il faut

aussi pointer la complexité qui caractérise le monde contemporain. Elle s'observe notamment sur le marché du travail qui exige la maîtrise d'un grand nombre de connaissances. Et, à mesure que la société devient de plus en plus complexe, la compétition et la course à la performance, elles, s'intensifient. Cette combinaison favorise évidemment une apparition rapide des sentiments d'incertitude et d'incompétence.